

Fabrice Balanche, *La région alaouite et le pouvoir syrien*
Paris : Karthala, 2006, 313 p.

Fouad Ilias

DANS **A CONTRARIO** 2009/1 n° 11 , PAGES 208 À 209

ÉDITIONS **BSN PRESS**

ISSN 1660-7880

DOI 10.3917/aco.061.0208a

Date de mise en ligne : 22/06/2009

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-a-contrario-2009-1-page-208?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour BSN Press.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

FABRICE BALANCHE

La région alaouite et le pouvoir syrien

Paris: Karthala, 2006, 313 p.

208

Cet ouvrage très étoffé est le résultat d'un travail de thèse dirigé par Pierre Signoles et d'un long séjour de terrain effectué en Syrie. Le but de l'auteur est de rendre compte de l'évolution de la région côtière syrienne où se trouve localisée la communauté alaouite dont le président Bachar Al-Assad est issu. De fait, l'étude de cette région se justifie puisque le coup d'État de 1963 qui a porté au pouvoir le Ba'ath syrien ainsi que les politiques mises en œuvre (nationalisations massives et réforme agraire notamment) découlant de son emprise idéologique ont mené à un chamboulement spatio-politique du territoire syrien dans son ensemble et de la région côtière plus particulièrement.

Dans la première des deux parties que compte l'ouvrage, l'auteur explique qu'à l'arrivée du Ba'ath les bourgeoisies citadines sunnito-chrétiennes, alors aux commandes du pays, ont été remplacées par une petite bourgeoisie rurale. Le nombre d'alaouites au sein de cette dernière alla croissant et culmina à partir du coup d'État de 1970 qui porta au pouvoir Hafez Al-Assad et la *'asabiyya* alaouite qu'il dirigeait. Libérée de l'emprise des bourgeoisies citadines et notamment des propriétaires fonciers, la communauté

alaouite sort alors de son isolement et quitte son réduit montagneux du Jebel Ansariyeh pour les villes côtières. Il en résulte une reconfiguration politique et économique de la région côtière. Afin d'en rendre compte, l'auteur procède à un recadrage indispensable du concept de région qui ne se définit plus au sens d'un *espace polarisé par un centre* mais invoque des critères sociaux, plus à même de représenter la région côtière syrienne dont la cohérence et la cohésion sont alors le fait de la présence de la communauté alaouite.

La mainmise de la *'asabiyya* alaouite sur l'État ba'athiste, thème central de la seconde partie de l'ouvrage, ainsi que la mise en veille de la bourgeoisie économique citadine ont été suivies par un large transfert de ressources étatiques vers la région côtière. Ces ressources ont servi à redécouper et quadriller administrativement cette région afin de clientéliser la communauté alaouite (ou du moins une partie d'entre elle, l'auteur prenant le soin bienvenu de nuancer tout propos généralisant), base de recrutement des cadres de l'appareil étatique. La région côtière se dote alors d'industries étatiques multiples et d'une charpente bureaucratique surdimensionnée pendant que de nombreux villages ou bourgs alaouites de moyenne taille sont promus chef-lieu de leur entité territoriale, rejoignant ainsi la machinerie étatique. La communauté alaouite devient en quelque sorte otage de l'État pour ce

qui est de sa condition économique (et politique).

L'apparente intégration de la région côtière dans le devenir de l'État-nation allait durer jusque dans le milieu des années 1980. La crise de l'État providence syrien de l'époque – qui cessa d'être engraisé par les pétrodollars des monarchies du Golfe – allait précipiter la Syrie dans un marasme économique qui devait la forcer à revoir ses positions idéologiques et paracheva la décision d'ouverture économique, l'*infitah* de la fin des années 1980. Le rétrécissement de la marge de manœuvre de l'État ba'athiste et la timide ouverture accordée au secteur privé réactivèrent les bourgeoisies citadines qui redéploèrent leur savoir faire et leurs réseaux économiques multiples. Pratiquement exclus du secteur privé que les bourgeoisies traditionnelles ont su cloisonner, les alaouites et la région côtière prisonniers de l'État semblent se rediriger vers une périphérisation. En effet, explique Fabrice Balanche, ils sont incapables de rivaliser avec la force de frappes des métropoles de l'intérieur qui monopolisent la plus grosse part des investissements et de l'effort général du privé pour recouvrer sa mainmise sur l'économie.

L'analyse structurelle pointue ici proposée – qui colle à la réalité d'un pays qui pourtant défie souvent les prévisions de ses spécialistes les plus aguerris – intervient dans un contexte contradictoire

d'isolement politique régional et international mais d'accélération de la libéralisation économique. L'originalité de l'angle d'approche de l'auteur (un géographe) qui se détache des habituelles analyses centrées sur les relations internationales fait de son ouvrage une référence pour l'étude du pouvoir syrien et de ses politiques. Néanmoins, le devenir incertain de la communauté alaouite objectivé à travers le prisme de son rapport à l'État tel qu'il nous est présenté se doit d'être nuancé: l'unanimité des perceptions (subjectives donc...) d'un régime contradictoire ainsi que de son futur n'est pas de mise, ce qui limite les prévisions concernant son avenir ainsi que celui de la communauté alaouite qui en dépend. ■

Fouad Ilias

NICOLAS PUIG ET FRANCK MERMIER (DIR.),

Itinéraires esthétiques et scènes culturelles au Proche-Orient

Beyrouth: Institut français du Proche-Orient,
2007, 278 p.

Comment penser les pratiques artistiques au Liban et en Syrie? Dans ces deux pays dissemblables, mais qui ont en commun un horizon conflictuel, les contenus et les structurations des milieux culturels ont partie liée avec le politique. Loin de se suffire de la dualité

différenciant un Liban plus ouvert, sorte de terreau fertile pour créateurs ailleurs bridés à une Syrie au régime autocratique verrouillant l'espace du pensable, confinant ses artistes à une politique de la déférence sinon à la prison, les auteurs de ce très bel ouvrage proposent une série de lectures denses et variées montrant en quoi l'art permet une réflexion sur le politique.

210

Au premier abord, la variété s'exprime par celles des objets traités: les scènes théâtrales côtoient la production littéraire, la musique, le cinéma, les arts plastiques le tout assez largement illustré. Ensuite, la moitié des quatorze contributeurs du volume sont des doctorants qui ont effectué des enquêtes de terrains significatives au Liban ou en Syrie, donnant à voir un état de la recherche en cours sur les mondes de l'art. Enfin, la densité du matériel socioanthropologique mis à disposition réjouit par la liberté dans le choix des approches adoptées et, souvent, par la grande qualité des productions qui nous sont données à lire.

D'emblée les directeurs du volume annoncent la couleur: il n'est pas question de critique d'art mais bien de sciences sociales. Aussi le recours à des médiations théoriques permet-il d'élaborer les questionnements, de «suspendre le jugement» et d'apporter un regard problématisé sur les différents objets étudiés. En outre, les productions culturelles ne sont pas pensées comme

relevant du génie individuel mais au contraire, comme dans un effet de loupe que nous tendent les milieux artistiques du Liban et de Syrie, d'une dynamique de création qui participe du collectif. Cette leçon par le détour qu'impose la localisation d'une telle problématique dans ces deux pays du Proche-Orient est prise au sérieux par les contributeurs, lesquels s'appliquent à élaborer des analyses généralement bien constituées au plan théorique.

La première section de l'ouvrage, sous le titre de «sociabilités de l'écrit», prend un peu à rebrousse-poil les attentes du lecteur: il n'y est pas simplement question d'écrivains mais plutôt de question d'écriture. L'écriture des poètes à l'ère d'internet sous la plume de Jean-Charles Depaule et dans la contribution de Maud Santini, l'écriture d'œuvres littéraires en langue arabe – laquelle reste peu reconnue au plan international – et les enjeux relatifs à leur traduction. En effet, le lieu de traduction, nous dit-elle, est au cœur de ce processus de «changement de nature» qu'implique l'acte même de traduire (*traducere* en latin: mener au-delà); elle souligne aussi le fait que les traducteurs ou importateurs de la littérature arabe reconnus pour leur professionnalisme sont en général des «amateurs». Ce paradoxe souligne combien ses passeurs sont avant tout des «amateurs d'art», des passionnés et combien cette pratique reste artisanale.

Dans les deux sections suivantes, la première centrée sur les « Scènes théâtrales » et la seconde sur les « Paysages musicaux », cinq recherches nous entraînent du théâtre rituel chiite dont Sabrina Mervin nous montre les ressorts spectaculaires et moraux, sans oublier les usages politiques que le Hezbollah en fait, jusqu'à l'étonnante « mémoire de sons » dont Thomas Burkhalter rend compte à travers l'étude des musiques créées par la génération de la guerre dans la période d'après-guerre. Nous voudrions pour notre part nous arrêter sur les textes d'Arnaud Chabrol et de Nicolas Puig.

Le premier, de façon érudite et fine en même temps, permet de (re)découvrir la « figure inédite de l'homme de théâtre au Liban » en la personne de Ziyad Rahbani. Son contexte d'émergence, dans les années de mobilisation militante propalestinienne, sa filiation (il est le fils d'un des fondateurs du théâtre libanais 'Assi Rahbani et de la chanteuse Feyrouz) contre laquelle il s'inscrit n'épuisent pas la présentation du personnage. En effet, A. Chabrol nous rend attentif également à la position ambiguë qu'il va progressivement occuper dans le champ théâtral : très peu en phase avec l'avant-garde dont il ne maîtrise ni la culture ni les codes, il devient un personnage célèbre bien malgré sa volonté en proposant un théâtre populaire truffé de personnages simples et truculents auxquels s'oppose la figure de l'intellectuel. Et l'auteur de conclure à propos de Ziyad Rahbani : « L'opposition

permanente de ces deux types de personnes reflète de manière troublante la trajectoire professionnelle de l'auteur (...) » (p. 94). En élargissant sa focale à la scène artistique libanaise d'alors, il arrive à la constatation que l'engagement politique a été un facteur d'intégration au monde de l'art mais que, dans le même temps, « le champ artistique n'en reste pas moins traversé par des clivages esthétiques (...) qui se révéleront un facteur de la marginalisation de Ziyad Rahbani dans le domaine du théâtre. Sa situation paradoxale et son discrédit (...) sont exemplaires de la contradiction inhérente entre avant-gardisme esthétique et avant-gardisme politique (...) » (p. 96).

Nicolas Puig, pour sa part, convie le lecteur à une exploration inédite des camps palestiniens sur un air de rap. « Bienvenue dans les camps ! *Ahlâ fik bil mukhayamât* » annonce ainsi le titre de l'album de Katibés, un groupe de rap de Ain el-Héloué. Plus connu pour ses affrontements interpalestiniens, ce camp abrite une formation de musique alternative. Alternative par rapport à une tradition de musique officielle et militante, au répertoire normé et contrôlée par les instances politiques. Alternative aussi face aux entrepreneurs de morales locaux, ici ou ailleurs en Palestine, qui « condamnent un courant soupçonné de perversion occidentale, d'immoralité du point de vue des normes religieuses » (p. 156). Or, nous dit l'auteur, l'apparition du rap a lieu dans un contexte

d'anesthésie du pouvoir subversif de la chanson politique lequel va de pair avec un certain enlèvement de la création dans la rhétorique de la cause nationale palestinienne. D'un ton exceptionnellement libre en raison de son autonomie par rapport aux circuits institutionnels de production et diffusion musicaux, le rap palestinien développe un discours « sur la marginalité du camp, jusque-là non médiatisé [qui] trouve dans la chanson rap un vecteur permettant la dénonciation des stigmatisations et des ségrégations urbaines ». (p. 161). Ni romantique, ni nationaliste, ni même nostalgique, le rap fonctionne comme un espace de subjectivation émanant d'une jeunesse urbaine qui se dit ici et maintenant dans ses problèmes et contradictions vécus au quotidien.

Dans les deux dernières sections de l'ouvrage, il est d'abord question d'itinéraires de cinéaste. Force est de reconnaître l'apport heuristique de la comparaison entre le cadre syrien qui fait apparaître un septième art clairement corseté et le contexte libanais où il est dénué de tout soutien et reste aux prises avec ses enjeux de mémoire. Le cas syrien, brillamment présenté par Cécile Boëx, analyse bien le jeu qui se développe à l'égard des instances officielles du régime autoritaire et qui permet aux cinéastes de réintroduire du politique là où l'on ne l'attend pas. Dans l'ultime section intitulée « Créations plastiques et mémoires politiques », trois

contributions décortiquent l'art contemporain et la peinture à partir de la problématique de la mémoire pour le Liban et celle de la contrainte politique en Syrie. On retiendra ici l'importante contribution des plasticiens libanais à problématiser les enjeux et le travail de mémoire pour le Liban contemporain dans leurs installations à partir du lien entre histoire et fiction, notamment par la photo ou encore lors de performances, en particulier celle de Walid Raad qui reconstruit les dégâts les plus minutieux occasionnés par l'explosion d'une voiture piégée en partant d'un attentat bien réel qui s'est produit en 1986.

L'ouvrage se termine sur un hors-texte qui présente élégamment les travaux de deux artistes (photographe et sculpteur) qui, en reprenant le questionnement autour de la guerre et de la mémoire au Liban, reprennent le *moto* qui, comme un fil invisible, semble traverser tout l'ouvrage. Ce n'est pas là le moindre de ses mérites : avoir su montrer au lecteur, saisi par la richesse des terrains, la profondeur des analyses, dans un continuum de sous-problématiques cohérentes. Et cette rigueur dans le travail scientifique permet de se réjouir à plusieurs titres ; non seulement de la qualité de la relève qui se donne à lire ici mais aussi de la capacité interdisciplinaire des coordonnateurs du volume. ■

Daniel Meier

FRANÇOIS LAPLANTINE

*Ethnopsychiatrie
psychanalytique*

Paris: Beauchesne, 2007, 234 p.

Folie, altérité, culture sont les principaux objets questionnés par l'anthropologue-psychanalyste François Laplantine dans son recueil de textes publiés en 2007.

La carrière de l'auteur illustre cette longue tradition française de transfuges disciplinaires, venus aux sciences sociales après un cursus d'excellence en philosophie (on pense à Émile Durkheim, Raymond Aron ou encore Pierre Bourdieu). Le parcours de F. Laplantine renvoie aussi à la violence et à la fécondité du moment colonial, qui vit de nombreux universitaires français construire, à de variables degrés, leur pensée entre les deux rives de la Méditerranée: là aussi on retrouve Bourdieu mais également Germaine Tillion ou Alexandre Koyré. Mais l'auteur ne s'arrête pas aux sciences sociales et s'ouvrit ensuite à l'ethno-psycho-analyse fondée en France par Georges Devereux, qu'il revendique comme maître. C'est dire la richesse de la pensée de F. Laplantine qui se traduit par le croisement et la mise en tension de trois univers intellectuels: la philosophie, l'anthropologie, la psychanalyse, au chevet de la folie chez l'Autre.

Les dix textes réunis ici ont un statut et une datation hétérogènes: textes de communications orales, trois chapitres

d'un *Que sais-je?*, articles, préfaces et chapitres d'ouvrages, écrits entre 1978 et 2006 qui rendent compte de la densité et de l'évolution de la pensée de cet auteur. Deux ensembles assez distincts structurent l'ouvrage. Une première partie à vocation théorique constitue une défense et une critique de l'ethnopsychiatrie psychanalytique. Trois chapitres repris du *Que sais-je?* de 1988 précèdent deux courts textes plus récents de mise en perspective critique. La seconde partie rend compte de travaux d'application de l'ethnopsychiatrie à divers terrains et en cela illustre la portée et les limites de la discipline: le mariage à Djerba, la maladie mentale en Côte d'Ivoire, rites thérapeutiques en Italie du Sud, anthropologie religieuse en Amérique du Sud et en général.

Comprendre, expliquer et guérir: tel est le triple mandat assigné à l'ethnopsychiatrie par ses tenants, dans ses diverses déclinaisons (ethnopsychiatrie de Kraepelin, ethnopsychanalyse de Róheim et Devereux), anthropologie psychanalytique freudienne, psychiatrie transculturelle, anglo-saxonne, consultation transculturelle conçue selon un dispositif groupal développée au Brésil. Une ambiguïté initiale apparaît dans l'intitulé d'une discipline thérapeutique mais non médicale au sens actuel de la psychiatrie. Ce dernier substantif vient donc surtout rappeler la vocation curative assignée à l'ethnopsychiatrie. C'est dire ici la dualité problématique d'un

projet pensé comme rationalisation du monde et comme amélioration du monde. Si la version défendue par F. Laplantine privilégie indubitablement le versant explicatif, il n'en pose pas moins le principe de la recherche et de la définition de «dysfonctions pathologiques individuelles et collectives»: il s'agit bien de «soigner le psychisme par la culture» (p. 23). L'auteur reprend la volonté de Devereux de montrer «l'existence de sociétés malades, c'est-à-dire de cultures du pathologique». Comment s'y prend-il?

Le contexte est celui des mobilités et confrontations culturelles qui seraient croissantes depuis la fin de la Seconde guerre mondiale, sources de souffrances, c'est-à-dire de conflits de normes produits par la mondialisation contemporaine. Non que ces frottements interculturels soient plus fréquents mais plutôt qu'ils soient rendus plus fréquentables par les médias et les chercheurs du fait de l'euphémisation de la violence «interculturelle» depuis les décolonisations. À la suite de Devereux, F. Laplantine propose plusieurs types de déplacements pour penser ce qu'il nomme des pathologies individuelles et collectives.

Tout d'abord, refuser les explications ethnocentrées prenant une normalité occidentale comme étalon: sont combattus ici bon nombre de travaux et postures anthropologiques prédateurs qui refuseraient un décentrement du sujet

objectivant. Il conviendrait ici de procéder conjointement à une analyse du sujet objectivant, de l'objet, et de la relation d'interaction produite par l'investigation, conçue comme productrice originale de sens. Autant de procédés de vigilance épistémologique (que fait le chercheur à son objet? Que fait l'objet à son chercheur? Quel est le rapport aux valeurs du chercheur?). Mais F. Laplantine va plus loin dans plusieurs directions: il entend intégrer pleinement le discours indigène au discours savant, en les confrontant tout autant au dispositif culturel du savant. Le processus de recherche serait donc polyphonique. Et il entend puiser dans le répertoire psychanalytique freudien les instruments de compréhension et d'interprétation idoines. Parallèlement, l'auteur refuse tout autant le relativisme culturel qu'il décèle dans l'anthropologie anglo-saxonne: là où un amoralisme scientifique définit les frontières de la normalité et de l'anormalité en fonction des conventions du groupe étudié, F. Laplantine refuse d'abandonner la définition du normal/pathologique/dysfonctionnel aux acteurs.

Cette méthodologie paraît contradictoire: comment procéder à un décentrement mettant entre parenthèses la vérité absolue du sujet objectivant tout en affirmant sa vocation à définir rien moins que du pathologique et du dysfonctionnel sur les plans individuel, intrapsychique et collectif? Cette

impasse semble redoublée par les limites inhérentes à la psychanalyse freudienne. À la suite de Devereux, F. Laplantine puise dans les quatre ouvrages à vocation nomothétique et anthropologique de Freud une légitimation de la valeur explicative des concepts freudiens. C'est une lecture et un usage osés de Freud, à l'opposé de celle que fait Wittgenstein pourtant abondamment cité par F. Laplantine. Une lecture plus classique montre de façon convaincante les limites du dispositif freudien¹: si Freud propose des correspondances symboliques stimulantes – méthode analogique revendiquée par l'ethnopsychiatrie – il n'en demeure pas moins que ses prétentions nomothétiques, c'est-à-dire ses généralisations causales, souffrent d'une absence totale d'administration logique de la preuve. C'est dire que si le discours freudien peut détenir une performativité curative sur le plan individuel, il n'est certainement pas validable ni validé sur le plan explicatif, et subséquemment encore moins généralisable. Osons la négation, abrités derrière Wittgenstein et Bouveresse: non-scientifique.

Ce dernier point met à mal la prétention anthropologique de l'ethnopsychiatrie, au bénéfice de sa prétention clinique: on sait gré à Tobie Nathan, autre disciple français de Devereux, d'utiliser avec succès les intuitions et déplacements de ce dernier dans une démarche curative au service des souffrances immigrées en France². La démarche est la même: arri-

ver à négocier un énoncé des phénomènes observés qui soit accepté de toutes les parties objectivantes (le patient, ses traducteurs, ses proches, les sociologues et ethnopsychologues présents, le répertoire culturel du patient et celui de la société d'accueil.) On peut *a contrario* observer la pauvreté logique et explicative de l'étude des rites de mariages des femmes de Djerba telle que relatée par F. Laplantine. L'explication par la réification de la femme observée à travers la préparation au mariage, à peine nuancé par une contextualisation historique et sociologique sommaire, fait regretter la richesse des travaux de Bourdieu et Tillion sur les femmes algériennes. Plutôt qu'une lacune, on peut y voir un quiproquo dans l'objectif que se donne F. Laplantine: il ne pose pas une question, ne cherche pas une réponse, un «pourquoi» ou un «comment»; il pose plutôt un diagnostic de dysfonctionnalité collective et individuelle, tout en cherchant à le prouver dans un raisonnement téléologique et circulaire. Le lecteur a dès lors de la peine à trouver des accroches dans un discours auto-référencé laissant peu d'ouvertures:

peut-être en raison de la formation philosophique de l'auteur, l'attention extrême aux mots et

leurs définitions se retournent parfois contre un lecteur

¹ Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo-science: Wittgenstein lecteur de Freud*, Paris: Éclat, 1992.

² Tobie Nathan, *À qui j'appartiens? Écrits sur la psychothérapie, sur la guerre et sur la paix*, Paris: Seuil, 2007.

sommé de les accepter. On retrouve ici le paradoxe d'une pensée de l'ouverture que l'auteur verrouille, au risque avoué du dogmatisme (p. 14), même adouci ultérieurement dans le livre

216 Au cœur du projet – et donc au cœur du problème – se trouve la double prise en compte de l'individuel et du collectif à travers les projets divergents de l'anthropologie et de la psychanalyse, sorte de grand écart pluridisciplinaire revendiqué. La formulation retenue par les auteurs (Devereux et F. Laplantine) oppose le culturel et le psychologique. Le «culturel» est ici assimilé au «social», au «collectif», à «l'ethnologique», au point que la notion perd en précision ce qu'elle gagne en largeur. Le psychologique (ou l'individuel) sont quant à eux assimilés au désir psychanalytique, doué d'une indépendance absolue par rapport au collectif: on comprend ici le malaise du sociologue conservateur devant ce qui apparaît comme l'artefact de la boîte noire d'un inconscient érigé comme agent créateur au même titre que le collectif par l'ethnopsychiatre, pour mieux les relier dans une dynamique rhétorique. Cette tentative n'est pas nouvelle en raison de... sa tentation. Après

Norbert Elias, on connaît les capillarités entre la sociologie de Bourdieu et la psychologie de son temps³. Beaucoup d'auteurs tentent des dépassements disciplinaires à la marge dans la double volonté de résoudre le Graal dialectique entre individu et société, tout en soignant leurs souffrances déclarées⁴. Ainsi de la «sociologie clinique» de Vincent de Gaulejac, utilisant pareillement des notions freudiennes destinées à l'explication, la compréhension et la thérapie⁵. Ce qui semble réunir ces travaux et ses chercheurs est leur commun intérêt et leur commune révolte devant la violence, inégalement «sublimés». Ce qui les différencie est leur projet épistémologique et le statut qu'ils accordent au postulat de l'inconscient. On préférera donc retenir la richesse descriptive et compréhensive, au sens de Weber, des restitutions de terrains de la seconde partie de l'ouvrage, qu'on ne se lasse pas de relire. Là réside la valeur originale de ce livre, rendant visibles et intelligibles tout à la fois des terrains anthropologiques et intellectuels aussi exotiques que fondamentaux. ■

Vincent Romani

³ Bernard Lahire, «De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique», in B. Lahire (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, Paris: La Découverte, 1999, pp. 121-152.

⁴ Pour une présentation d'importants courants anglo-saxons et leurs usages voir: Vincent Romani, «Quelques réflexions à propos des processus coercitifs dans les Territoires palestiniens», *Études rurales*, N° 174, 2005, pp. 251-273.

⁵ Vincent de Gaulejac, Fabienne Hanique et Pierre Roche (dir.), *La sociologie clinique. Enjeux théoriques et méthodologiques*, Paris: ERES, 2007.

JEREMY W. CRAMPTON

ET STUART ELDEN (ÉDS.)

Space, Knowledge and Power: Foucault and Geography

Aldershot: Ashgate, 2007, 377 p.

Michel Foucault est plus que jamais remis au goût du jour. Ses cours dispensés au Collège de France sont publiés au fur et à mesure et traduits en plusieurs langues¹. L'historien Paul Veyne, un ancien collègue et ami de Foucault, lui a récemment consacré un ouvrage². Alors que le Philosophe a disparu il y a presque 25 ans, sa pensée, et plus particulièrement les outils et méthodes d'analyse qu'il a développés, basés sur une remise en question constante des «réalités» qui se présentent à nos yeux comme des évidences, continuent d'influencer un grand nombre de chercheurs en sciences sociales. *Space, Knowledge and Power* est un projet particulier qui s'inscrit dans cette actualité. Empruntant l'intitulé d'un entretien entre Foucault et Paul Rabinow³, l'ouvrage se donne comme objectif de confronter «Foucault» à la géographie. Il se penche ainsi

successivement sur la question de la spatialité dans les travaux du philosophe, sur les apports avérés et potentiels des réflexions foucauldienne pour la géographie, et enfin sur l'utilisation de Foucault par les géographes eux-mêmes. Si les éditeurs de l'ouvrage rappellent d'emblée que la spatialité n'a jamais constitué un objet d'étude en soi du philosophe, elle n'en est pas moins un outil d'analyse essentiel utilisé par ce dernier⁴.

La célèbre phrase «La géographie doit bien être au cœur de ce dont je m'occupe»⁵, «lâchée» par Foucault en 1976 à la fin d'un entretien donné à l'occasion de la parution du premier numéro de la revue *Hérodote* est bien connue de tout géographe s'intéressant un tant soit peu au philosophe. Elle constitue la base du présent ouvrage. En effet, après une introduction par les éditeurs de *Space, Knowledge and Power* qui permet de situer et de circonscrire le projet, le volume s'ouvre, puis s'articule, autour d'une série de quatre questions que Foucault a adressées en retour aux «interviewés» de la revue: elles portent sur la notion de stratégie, la géographie en tant que science, l'analyse du pouvoir et la possibilité d'une géographie de la

¹ En français, les cours sont édités depuis 1997 dans la collection «Hautes Études» des Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, en coédition avec Gallimard et le Seuil; en anglais, ils sont publiés par Palgrave Macmillan; en allemand, ils commencent à être traduits aux Éditions Suhrkamp.

² Paul, Veyne, *Foucault, sa pensée, sa personne*, Paris: Albin Michel, 2008.

³ Michel Foucault, «Space, Knowledge, and Power», Interview with Paul Rabinow, *Skyline*, mars 1982, pp. 16-20.

⁴ Comme le rappelle Frédéric Gros, l'étude du pouvoir disciplinaire est principalement une analyse d'un «art de répartition des individus dans l'espace» (*Michel Foucault*, Paris: PUF, 2004, p. 66)

⁵ «Questions à Michel Foucault sur la Géographie», *Hérodote*, N° 1, 1976, pp. 71-117.

médecine⁶. S'en suit une reproduction de «réponses» effectuées à l'époque par d'éminents géographes francophones (Jean-Bernard Racine, Claude Raffestin, etc.) et publiées dans le numéro 6 d'*Hérodote*. Elles sont ensuite complétées par une série de réponses contemporaines formulées par des géographes anglophones (David Harvey, Sara Mills, etc.).

218

La seconde partie du livre propose trois entrées successivement intitulées : «Contextes», «Textes» et «Développement». Les mises en contexte permettent de situer les travaux et thèmes pertinents de Foucault par rapport à la géographie. Elles mettent également en perspective l'utilisation du philosophe par les géographes et, à travers un texte de Claude Raffestin, son utilisation possible pour la géographie. Les cinq textes de Foucault, traduits en anglais, offrent pour leur part la possibilité au lecteur anglophone de prendre connaissance d'articles déjà disponibles en français⁷. Enfin, les développements représentent peut-être la partie la plus originale de l'ouvrage : plusieurs géographes y détaillent l'utilisation qu'ils font du philosophe dans leurs travaux respectifs comme Margo Huxley dont la contribution mérite que l'on s'y arrête.

⁶ Michel Foucault, «Des questions de Michel Foucault à *Hérodote*», *Hérodote*, N° 3, 1976, pp. 9-10.

⁷ Michel Foucault, *Dits et Écrits*, 4 vol., Paris : Gallimard, 1994.

Depuis une dizaine d'années environ, tout un pan de la

géographie se réclame de plus en plus explicitement de Foucault, notamment à travers l'utilisation de la notion de discipline, ainsi que celle de gouvernementalité. Dans son article, Huxley propose ainsi d'examiner la manière dont l'espace et l'environnement peuvent être entrevus comme de véritables «rationalités de gouvernement». Plus précisément, l'auteur se penche sur la question des «rationalités spatiales de gouvernement», ou autrement dit, sur les façons dont l'espace est problématisé au sein des discours et pratiques de gouvernement, compris dans un sens foucauldien. Huxley s'intéresse aux manières dont la pensée gouvernementale, à travers divers programmes et pratiques de «conduite des conduites», entrevoit l'espace et l'environnement comme des éléments potentiellement formateurs du comportement et de l'état moral des individus, et comme étant à même d'influencer les conditions bio-sociales d'une population. Sa démarche vise à remettre en question les multiples «pré-suppositions spatiales» qui informent les technologies et les pratiques de régulation, généralement perçues comme allant d'elles-mêmes.

L'auteur note également que les travaux géographiques sur la gouvernementalité se sont principalement répartis selon deux axes d'étude. Le premier s'intéresse aux rationalités spatiales qui informent les projets de gouvernement, alors que le deuxième porte sur le rôle ou l'utilisation

de l'espace à l'intérieur des technologies de gouvernement. La plupart de ces contributions se sont toutefois limités aux aspects «répressifs», ou de contrôle, de l'espace. Elle signale pourtant que l'espace et l'environnement peuvent être envisagés dans des perspectives différentes: produire des grilles de classification, d'ordre et de discipline mais également promouvoir, concentrer ou fragmenter certaines qualités environnementales ou certains effets issus des processus sociaux.

Huxley propose donc d'examiner de façon plus approfondie le pouvoir «productif» ou «causal» qui peut être attribué à l'espace ainsi que diverses «rationalités spatiales productives» s'y rapportant. Elle illustre une série de «logiques causales» qui se sont cristallisées dans trois types de «diagrammes». En premier lieu, il s'agit d'une logique qualifiée de «répartitionnelle» (*dispositional*) qui vise à délimiter des lignes de séparation dans l'espace permettant de produire un ordre social et spatial à même d'encourager les «bons» comportements. En œuvre à la fin du XVII^e siècle, cette logique s'intéresse au re-placement, à l'intérieur d'espaces de visibilité et socialement hiérarchisés, des masses urbaines jusqu'alors isolées et perçues comme dangereuses. La visibilité mutuelle entre catégories sociales, induite à travers l'organisation spatiale et les interactions sociales, devrait rendre possible une surveillance policière parfaite de

ces populations, mais devrait également permettre la production d'un ordre social et moral adéquat. En second lieu, Huxley parle d'une logique «génératrice» (*generative*) qui apparaît au XIX^e siècle et qui se réfère à la production d'une santé physique et morale à travers les qualités considérées comme «génératrices» des environnements et des milieux. L'idée est que si les espaces insalubres qui menacent la ville, comprise dans une métaphore biologique comme un réel «corps», peuvent être soignés et améliorés, le corps social de la ville tout entier retrouverait un état de santé équilibré et normal. Enfin, il est question d'une logique «vitaliste», qui apparaît au XX^e siècle, où l'espace est entrevu, dans une perspective évolutionniste, comme apte à conférer une direction progressiste aux dynamiques bio-sociales et intellectuelles. L'espace est cette fois identifié comme étant à même de produire une élévation spirituelle et intellectuelle du corps social, de même que des citoyens actifs et informés qui s'impliqueraient dans la gestion de leur propre environnement.

Au final, cette publication se présente comme un projet de confrontation quelque peu «risqué», mais réussi. En effet, sans le cadrage adéquatement proposé par les éditeurs, on aurait pu craindre une dispersion des arguments et thèmes proposés. Par ailleurs, bien qu'il s'agisse d'un ouvrage aux contributions inégales – certaines «réponses» de

géographes à Foucault pouvant parfois paraître un peu fastidieuse – il évite le piège d'une «hyper-réflexivité» qui nuirait à la qualité de l'ouvrage. En dernier lieu, l'aspect le plus enrichissant de ce volume est certainement de signifier que les réflexions de Foucault représentent une véritable mine d'or pour les géographes et tous ceux qui s'intéressent à l'espace. ■

220

Lucas Oesch

JACQUES GRINEVALD

*La Biosphère de
l'Anthropocène: climat
et pétrole, la double menace.
Repères transdisciplinaires
(1824-2007)*

Genève: Georg, 2007, 293 p.

Il est impossible de nos jours de ne pas remarquer l'attention que les médias portent au changement climatique et, dans le même temps, à la hausse constante des cours du baril. Le rapprochement entre ces deux éléments d'actualité n'est cependant que trop rarement effectué. C'est pourtant bien dans ce couple inséparable, climat et pétrole, que l'avenir de notre planète se joue. Pour déchiffrer cette situation contemporaine qui est celle d'un début de prise de conscience d'une problématique écologique véritablement globale, Jacques Grinevald, historien et

philosophe, nous propose une perspective tout à fait interdisciplinaire de ce qu'il nomme «la double menace». Son récent ouvrage est à la fois un outil de réflexion, mais aussi une sorte d'encyclopédie chronologique qui couvre la période allant de la révolution thermodynamique jusqu'au début du XXI^e siècle. C'est avant tout le travail d'un chercheur interdisciplinaire qui, à la façon de James Hutton, entrevoit la science de la Terre et de la Vie (ou «Système Terre») comme devant être traité par des scientifiques, des géologues et des ingénieurs, mais aussi par des historiens, des politologues et des anthropologues.

Aux yeux de Grinevald, pour qualifier ce domaine d'objet, le terme transdisciplinaire lui semble le plus approprié; trans, «comme dans les voyages transatlantiques» écrit-il dans une introduction à la fois passionnée et intime. C'est le travail d'une longue carrière qui nous est présenté dans ces pages, mais sans prétendre à l'exhaustivité; le but étant plutôt de conserver un ouvrage relativement compact et d'ouvrir des pistes de réflexion. Le mot «trans» évoque un périple et nous parcourons en effet sous la plume de Grinevald de nombreux penseurs occidentaux sans oublier l'apport capital des Russes. L'ouvrage fait ainsi référence tant à des articles, des rapports scientifiques, des traités politiques, qu'à des ouvrages et documentaires de vulgarisation. Dans un style tout à fait

original, l'auteur présente non seulement des références, mais aussi des notes de lecture et des commentaires de façon à mener le lecteur à l'essentiel.

Le titre de l'ouvrage lui-même pose d'entrée de jeu deux notions clés : la Biosphère, suivant la définition du savant russe Vladimir Vernadsky, c'est-à-dire le système qui contrôle l'habitabilité de la planète, et l'Anthropocène, un concept introduit depuis l'année 2000 par le chimiste de l'atmosphère Paul Crutzen et son collègue Eugene F. Stoermer. Suite à la période interglaciaire de l'Holocène, longue de 10 000 ans, l'Anthropocène représente une nouvelle époque de l'histoire de la planète dans laquelle l'Homme devient la puissance géologique dominante par la quantité d'énergie et de matière utilisée pour ses activités. Cette forme dite moderne de développement économique entre en collision frontale avec les cycles naturels qui régulent la stabilité du Système Terre et de sa Biosphère. Ce phénomène débute avec la révolution thermo-industrielle, quand la civilisation occidentale commence à puiser dans le sous-sol de la planète pour extraire des ressources minérales combustibles. De façon révélatrice, le premier repère chronologique et théorique est celui d'un ouvrage de Sadi Carnot (1824) qui, avec la notion de la « puissance motrice du feu », annonce notre dépendance aux énergies fossiles.

Le livre de Grinevald est divisé en cinq parties, débutant avec « La révolution thermo-industrielle » (1824-1945). On y voit apparaître les premiers schémas du grand cycle du carbone avec le Français Jacques Joseph Ebelmen en 1845 ; un cycle dominé jusqu'alors par le volcanisme. Personne ne se doute à ce moment que les activités industrielles viendront perturber ce grand cycle. Le voyage à travers ce siècle nous montre le début de l'exploitation pétrolière, notamment aux États-Unis en 1859, l'année même où Charles Darwin publie *L'origine des espèces*. Déjà bien conscient des enjeux économiques relatifs au contrôle des ressources minérales dans un monde où la croissance industrielle est dominée par le charbon, le Britannique William Stanley Jevons – que Grinevald surnomme « le Malthus de l'énergie » – écrit en 1865 *The Coal Question* et avance la menace de la fin d'une croissance économique fondée sur le charbon.


La deuxième partie de l'ouvrage décrit « Le nouvel âge nucléaire » (1945-1956) qui semble apporter de grands espoirs pour l'avenir énergétique de toute l'humanité. Dans un même temps, le géophysicien américain Marion King Hubbert annonce en 1956 les limites de la croissance de la production pétrolière aux États-Unis : selon ses calculs, la production domestique américaine atteindra son « pic » vers 1970. Un seul mathématicien prendra au sérieux les conséquences de cette notion de limites biophysiques, Nicholas

Georgescu-Roegen, le père fondateur de la bioéconomie. Peu reconnu par ses contemporains, Georgescu-Roegen replace le processus économique dans les limites de la biosphère. Il reconnaît que l'idée d'un progrès économique illimité (croissance à l'infini) est fondamentalement opposée au fonctionnement d'un système planétaire aux ressources limitées et il sera le premier à envisager la décroissance, comme solution pour ralentir l'utilisation de ressources non renouvelables, et par là même la production de pollution et de déchets. La partie suivante nous transporte «De l'Année géophysique internationale à la planétologie» (1957-1969) et se termine avec la mission Apollo 11 qui permet de porter un regard tout à fait nouveau sur notre Terre: celui de l'homme depuis la lune.

Les deux dernières sections du livre sont denses, tant le débat sur le climat s'intensifie à partir de cette époque. En 1972, la conférence de Stockholm et le Club de Rome parlent pour la première fois des limites de la Terre. Une nouvelle pensée écologique naît avec Gaia, la théorie de la «planète vivante», proposée par James Lovelock et Lynn Margulis, qui ne sera prise au sérieux qu'une dizaine d'années plus tard. Les chocs pétroliers se succèdent, Tchernobyl ternit l'image de l'énergie nucléaire sans faille et le rapport Brundtland en 1987 apporte dans le monde politique international une nouvelle doctrine: le développement durable (*sustainable development*). Ainsi se conclut

le chapitre «Écologie globale et révolution environnementale» (1970 à 1987). Le climat fait irruption sur la scène politique internationale d'une manière définitive en 1988 avec «l'effet de serre». L'ancien Premier ministre britannique Margaret Thatcher sera la première actrice politique à prendre la menace atmosphérique au sérieux. Le flambeau est porté de nos jours par Al Gore et un nouveau système de gouvernance se manifeste avec le fameux Protocole de Kyoto. Ce dernier chapitre intitulé «Le climat de la Terre entre dans la politique internationale» (1988-2007) fait une place de plus en plus importante à la littérature alarmiste sur la crise du pétrole qui suivra le dépassement du fameux «pic de Hubbert», c'est-à-dire la fin du pétrole abondant et bon marché.

Avec cet ouvrage, Jacques Grinevald nous rappelle que la science a aussi une histoire et qu'elle s'insère dans l'histoire; c'est l'évolution du savoir scientifique qui nous est proposé, et c'est précisément ce regard historique qui nous permet de mieux comprendre les discours actuels. Pour les sciences sociales, l'ouvrage de Grinevald présente des connaissances scientifiques trop peu connues. Pour les scientifiques des autres disciplines, son œuvre ouvrira sans doute de nouvelles pistes. L'approche holistique et transdisciplinaire de Grinevald semble venir d'une autre époque pour justement porter un regard sur la nôtre. Comme disait le géographe

anarchiste Élisée Reclus, «L'Homme est la Nature prenant conscience d'elle-même». 

Marlyne Sahakian

JEFF WILTSE

Contested Waters. A Social History of Swimming Pools in America

Chapel Hill: The University of North Carolina Press, 2007, 276 p.

Quel rôle jouent les pratiques de loisir dans la production de normes sociales? L'ouvrage *Contested Waters* apporte une contribution intéressante à cette question en décrivant de manière très minutieuse le rôle qu'a joué la fréquentation des piscines aux États-Unis dans le développement des loisirs populaires. Sur-tout, cette histoire sociale parvient à convaincre que le succès de cette pratique de loisir a contribué à modifier en profondeur bon nombre de normes culturelles et sociales nord-américaines.

La démocratisation de l'accès aux piscines publiques ne s'est pas opérée sans heurts et reflète bien les luttes pour l'accès aux espaces publics nord-américains de trois grandes catégories sociales (classes populaires, femmes et minorités raciales, particulièrement les Noirs). Cette ouverture s'est accompagnée de diverses tensions sociales et

d'une forte disciplinarisation des conduites. De ce point de vue, et même si l'auteur n'y fait jamais référence, on ne peut que songer à l'analyse proposée par Norbert Elias à propos de la pacification des mœurs et de la vie sociale qui accompagne l'émergence des loisirs modernes et du sport en particulier.

La natation était déjà pratiquée tout au long du XIX^e siècle par des jeunes garçons et des hommes issus des milieux populaires qui se baignaient nus dans les rivières ou les plans d'eau naturels situés dans les villes. Cette tendance s'est renforcée avec le développement industriel et urbain, accompagné par une forte densification de la population et une dégradation des conditions d'hygiène: les baignades dans les cours d'eau occupèrent alors une fonction d'hygiène corporelle. Ces habitudes finirent par heurter la morale victorienne et certaines municipalités ont ainsi passé des ordonnances restreignant les baignades (heures et lieux d'accès limités, interdiction de la nudité, etc.) tout en entreprenant la construction d'établissements de bains publics; par exemple, la ville de Philadelphie a ouvert l'une des premières piscines municipales en 1884. Assez rapidement, avec l'apparition des premiers tests de qualité de l'eau et des nouvelles théories sur la diffusion des maladies, les piscines ne furent plus assimilées à des bains publics. Une nouvelle conception de l'hygiène liée à la santé et à l'exercice physique s'est ainsi développée, et avec

elle une disciplinarisation des conduites autour de l'hygiène corporelle ainsi que des attitudes ou des jeux « incontrôlés » considérés gêner le « bon usage » sportif des bassins. En dépit des oppositions ou des controverses qui ont pu éclater à propos de la morale publique, les piscines ont été généralement considérées par les pouvoirs publics comme « un bon investissement pour la santé, le caractère et la citoyenneté » (p. 47).

Dans le chapitre intitulé « The swimming pool age, 1920-1940 », l'auteur montre que le sommet de popularité des piscines municipales aux États-Unis date de la période d'entre deux guerres. Des dizaines de millions d'Américains ont ainsi afflué vers ces espaces publics pour y nager, bronzer et socialiser (on peut juger de la taille et de la fréquentation de ces piscines entourées de vastes pelouses et parfois de plages de sable à partir des nombreuses illustrations photographiques). Ce succès a été lié sans aucun doute à l'autorisation de l'accès des piscines aux femmes et au développement de la mixité. En effet, dès le début des années vingt, avec le succès de la combinaison une pièce portée par une nageuse olympique (assez similaire aux combinaisons actuelles des nageurs et nageuses de compétition) qui soulignait les courbes, puis avec la réduction de la taille des maillots de bain (les hommes découvrent leur buste, et le maillot deux pièces se popularise dès la fin des années trente auprès des femmes), les corps, et

en particulier les corps féminins, se trouvent de plus en plus dénudés. On assiste dès lors à ce que l'auteur qualifie d'« érotisation des piscines », renforcée par les concours de beauté qui y étaient régulièrement organisés et par diverses formes de voyeurisme plus ou moins tolérées. Les piscines devinrent un emblème de la modernité associée à une nouvelle vision de la « bonne vie » valorisant le loisir, le plaisir et la beauté (p. 5). Surtout, les normes de la pudeur et de la décence publique ont été profondément modifiées.

L'une des conséquences les plus directes de l'autorisation de la mixité dans les piscines a été le renforcement de la ségrégation raciale entre Noirs et Blancs. En effet, dès que les municipalités donnèrent l'autorisation aux hommes et aux femmes de nager dans les mêmes piscines, diverses mesures de ségrégation ont été appliquées ou renforcées dans le but d'éviter que les hommes noirs puissent interagir avec des femmes blanches dans des espaces publics favorisant une telle promiscuité physique. Une lutte pour la déségrégation de l'accès aux piscines publiques a été engagée dès la fin de la Seconde Guerre mondiale pour être gagnée juridiquement au milieu des années cinquante, au moment même où le mouvement des droits civiques débute. Mais, selon l'auteur, c'est largement ce phénomène de déségrégation qui aurait poussé les Américains blancs à désertir les piscines publiques entre les

années 1950 et 1970 pour adhérer à des clubs privés. Ce phénomène de désertion a par ailleurs été renforcé par un repli sur la sphère privée avec l'apparition des petites piscines résidentielles, symboles de réussite et d'ascension sociale pour la classe moyenne.

Au début du XXI^e siècle, les piscines publiques sont devenues pour certains synonymes de déclin urbain (promiscuité, mauvaise maintenance, manque d'hygiène) alors que d'autres les considèrent comme un moyen de maintenir des communautés urbaines vivantes autour d'une activité de loisir qui résiste encore à la vague consumériste qui marque désormais ce champ de pratiques. Dans le débat actuel sur la privatisation des espaces publics, l'ouvrage se veut ainsi, malgré sa distance toute scientifique, un plaidoyer pour le maintien d'espaces publics et de loisirs accessibles aux catégories populaires, au moment où les piscines publiques se trouvent sous la menace d'une fermeture ou d'une transformation en parcs à thèmes aquatiques, leur accès devenant ainsi de plus en plus conditionné aux ressources économiques du public. ■

Claudia Dubuis

LORENZO BONOLI

Lire les cultures.

La connaissance de l'altérité culturelle à travers les textes

Paris: Kimé, 2008, 274 p.

Même si une littérature abondante est venue creuser le sillon des problèmes épistémologiques soulevés par l'écriture des textes scientifiques, on constate une étonnante lacune au niveau des difficultés posées par la lecture de tels ouvrages. Dans la vague post-structuraliste des 1970, les théories de la réception sont pourtant venues ébranler les études littéraires en abordant des questions relatives au lecteur tel qu'il est inscrit dans l'œuvre, mais aussi tel qu'il produit le texte en suppléant à l'indétermination de sa signification. Il semble que cette révolution paradigmatique n'ait pas réussi à traverser les frontières disciplinaires et à venir inquiéter les chercheurs en sciences sociales, comme si les problèmes interprétatifs ne pouvaient se poser que dans le cadre restreint d'une esthétique fictionnelle. C'est le grand mérite de l'ouvrage de Lorenzo Bonoli que de venir combler cette lacune en prenant comme objet d'investigation la lecture des textes ethnographiques. Il montre notamment que les problèmes de compréhension des mondes construits par les textes ne sont pas moins aigus quand nous lisons un roman de science-fiction décrivant un univers qui

n'obéirait pas aux lois connues de la physique, que quand nous lisons un texte ethnographique dans lequel nous apprenons que les Nuer se trouvent «incapables de parler du temps comme de quelque chose de réel, qui passe, que l'on peut perdre, que l'on peut gagner et ainsi de suite» (p. 184).

226

Après une première désillusion épistémologique qui nous a amenés à considérer que l'écriture en sciences sociales se présentait davantage comme un lieu de construction de la réalité plutôt que comme le véhicule transparent d'une connaissance objective sur le monde, on pourrait craindre qu'aborder la complexité interprétative des textes n'ouvre une nouvelle brèche dans l'économie du savoir. Heureusement, tout en restant fidèle au paradigme constructiviste, l'ouvrage de L. Bonoli offre plusieurs pistes pour sortir d'un relativisme radical en proposant une conception de la connaissance de l'altérité culturelle en mesure d'intégrer également la dimension de la lecture. La solution proposée passe par une approche pragmatique qui tient compte notamment du *heur*t engendré par des situations dans lesquelles l'ethnologue ne parvient plus à participer à des activités avec les membres de la culture étudiée. Ces expériences pratiques négatives obligent ainsi le chercheur à produire un effort imaginatif lui permettant de renouveler ses représentations usuelles. Cette approche, inspirée par Dilthey et

Gadamer, permet de sortir de la fermeture épistémologique qui consisterait à affirmer que l'on ne peut (re)connaître que ce qui est déjà inscrit dans notre horizon d'attente symbolique. L. Bonoli se sert par ailleurs de la notion d'agrammaticalité, dérivée des travaux de Wittgenstein, pour définir, sur un plan textuel cette fois, une production symbolique dans laquelle un agencement inhabituel de mots familiers vise à transmettre une signification nouvelle, un nouvel accès au réel. Un cas exemplaire de ce genre d'*agrammaticalité* est donné quand l'anthropologue Evans Evans-Pritchard affirme que pour les Nuer : «Les jumeaux sont une seule personne et sont des oiseux» (p. 98).

Si donc le heurt définit l'expérience pragmatique qui contraint l'anthropologue à sortir du cadre de ses représentations usuelles, et si la production d'un énoncé «agrammatical» constitue le prolongement textuel du heurt, il faut encore déterminer la manière dont des textes de cette nature peuvent être lus. Ici, L. Bonoli fait intervenir deux facteurs qui entrent en tension : d'une part, face à l'agrammaticalité relative du texte, le lecteur réagit par une suspension partielle de son incrédulité, ce qui lui permet d'accueillir une connaissance de l'altérité, mais d'autre part, les contraintes propres au genre ethnographique lui imposent une forme de prudence interprétative et de distance critique. C'est en examinant le problème de

la suspension de l'incrédulité que L. Bonoli exploite de la manière la plus féconde le parallèle avec les théories de la lecture développées dans le champ littéraire. Il montre que le texte ethnographique se trouve écartelé entre la nécessité de produire un « effet de réel » tout en témoignant d'une expérience qui, par définition, déborde du cadre de la réalité usuelle. Ici, le genre de la *fiction réaliste* apparaît comme le modèle idéal d'une écriture visant à produire un effet de reconnaissance, tandis que le genre de la *science-fiction* est l'incarnation opposée d'une mise en scène de l'étrange, du nouveau, de l'inconnu, ce qui exige de la part du lecteur une suspension de son incrédulité pour accueillir cette réalité *inédite*. C'est cependant par le biais de la prudence critique, qui vient nuancer l'adhésion du lecteur au monde (plus ou moins étrange ou familier) construit par le texte, que la lecture anthropologique se distingue nettement de la lecture littéraire. Le texte ethnographique est toujours une approximation de la connaissance de l'autre qui peut être évaluée, critiquée, contestée, mise à l'épreuve du réel sur un plan pragmatique.

Au final, cette étude très riche et aux positions épistémologiques nuancées apparaîtra comme un ouvrage incontournable pour les chercheurs et les étudiants avancés qui s'intéressent aux problèmes relatifs à la transmission de la connaissance dans le champ des sciences sociales et des sciences humaines. Il faut

espérer que ce travail pionnier permettra d'ouvrir la voie à des études qui permettraient de mieux comprendre les enjeux relatifs à la lecture de différents genres scientifiques. Comment lit-on un livre d'histoire? Un traité d'économie? Une étude sociologique ou politique? Comment réagit-on lorsque l'étranger qui nous est donné à découvrir, c'est nous?

Lorenzo Bonoli a publié deux articles dans la revue *A Contrario*: «Écrire et lire les cultures: l'ethnographie, une réponse littéraire à un défi scientifique» (Vol. 4, N° 2) et «Fiction, épistémologie et sciences humaines» (Vol. 5, N° 1). On peut aussi consulter un entretien relatif à son livre sur le site www.vox-poetica.org ^a

Raphaël Baroni